
L O D O I K ;
O U ,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

VOL. V.

VOL. V.

A

LONDON:

LEONARD & CO. MORTON

PRINTED BY T. A. MORTON

LONDON:

VOL. IV.

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

“ Il sentoit comme un Homme, il pensoit comme un Sage.”

EN SIX VOLUMES.
VOL. V.

Londres:

IMPRIMÉ POUR LE COMPTE DE L'AUTEUR,
No. 241, OXFORD STREET;

Et se Vend chez J. BELL, No. 148, Oxford Street,
opposite Bond Street; R. EDWARDS, No. 142, New
Bond Street; CADELL and DAVIES, Strand;

C. LAW, No. 14, Ave-Maria Lane;

and at PEACOCK's Juvenile

Library, No. 259,

Oxford Street.

1795.

Price of Subscription, for the Six Volumes, Fifteen
Shillings.

46.

8

14

88



SUITE DES OBSERVATIONS

SUR

L'ÉDUCATION.

LE succès de la troisieme époque, je veus dire de celle où l'Etre commence à penser et raisonner, dépendra entièrement de la maniere dont les précédentes auront été conduites; car de l'Etre sentant naît l'etre pensant. Si donc la sensibilité de l'enfant a été conservée dans toute sa pureté; si elle n'a jamais été appliquée qu'à des objets vrais; & que dans ses développemens elle ne se

foit jamais écartée de la ligne tracée par la main sage de la nature, alors le jugement sera nécessairement droit & l'intelligence saine ; & cette raison, qu'on jugeoit si fort reculée, venant à se développer subitement, frappera bientôt par sa justesse, sa précision & sa vivacité. Ainsi dans les contrées glacées du nord, l'on voit quelquefois dans un jour la verdure remplacer l'immense étendue de neige qui couvroit la terre, & qui fesoit craindre à l'homme sans expérience un hivers éternel.

Heureux le pilote qui a si sagement dirigé son vaisseau ! il le voit entrer à plaines voiles dans la rade ; & il ne lui reste plus qu'à ne pas déranger sa direction. Cependant il sera bien obligé de diminuer ses voiles, de peur que dans la hardiesse de sa marche & la rapidité de sa course il ne heurte & brise quelques unes de ces carcasses pourries qui gissent en foule à l'entrée du port, & aux quelles l'on ne peut faire
faire

faire quelques pas en avant qu'à force de machines.

Loin donc de chercher à comprimer les facultés de l'Etre en question, livrez les à toutes leur élasticité, n'en modérant l'action qu'autant qu'il sera nécessaire pour ne pas blesser les autres; car il s'embarassera peu si son opinion est approuvée par le plus grand nombre, il lui suffira qu'elle soit en harmonie avec les lois de son être. Aussi ne verra-t-il dans l'amour de la gloire & des louanges qui lui est présenté comme une des premières vertus, que l'amour de la considération & du pouvoir, principe de discordances ennemies du repos, & source de divisions & de maux sans nombres; & Thémistocles ne lui paroitra pas plus louable pour avoir envié les victoires de Miltiades, que pour avoir fait exiler le Sage de la Grece.

Je ne me presserai pas d'augmenter sa Biblioteque, & je ne lui apprendrai pas à s'estimer plus savant, pour avoir

un plus grand nombre de livres. En général, je ne lui laisserai fouiller à sa volonté ce vaste répertoire des folies & des erreurs du genre humain, que lorsque son opinion une fois fixe & établie, il entrera dans une bibliothèque, non pour y chercher la lumière qui doit le conduire, mais comme dans une boutique d'apothicaire, où peut quelquefois se faire, d'heureuses mixtures pour les malades du grand hospital, mais où plus souvent est broyé le poison qui les tue. Pourquoi le diffimulerai-je ? Il est vrai, depuis longtems je suis convaincu que les livres font plus de mal que de bien à l'entendement humain, principalement par la maniere indiscrete & fausse dont on en dirige la lecture. J'avoue que plus je vois un enfant avancé, suivant l'expression reçue, plus il me paroît reculé, & déclama-t-il comme Madame Siddons, fut-il en état de réciter des extraits de tous les poëtes, & de raisonner sur la grammer & la littérature;

l'enfant

l'enfant de la compagne qui ne fait autre chose que courir dans les bois & les champs, me paroitra mille fois préférable : car dans le premier l'être réel & intéressant, le véritable homme est tué & n'existe plus ; il ne reste qu'un être artificiel qui ne connoit d'autres principes que l'intérêt de sa vanité, d'autres sentimens que le besoin de satisfaire un amour propre irritable, d'autres réalités, en un mot, que des apparences.

J'ai gémi assés longtems en silence sur cet assassinat de la nature humaine, pour qu'on me pardonne cette petite digression. Et que diroit elle-même cet idole ainsi parée d'ornemens étrangers, si tout à coup à la faveur d'un rayon de la vraie lumière, elle venoit à découvrir sa nudité ? " Où sont," demanderoit-elle à ceux qui l'ont élevée, " Où sont les lois que la nature avoit gravées dans moi ? Qu'est devenu mon caractère naturel ? tout est pour moi dans la confusion ; je ne fais plus ce que

c'est que vertu & principe. . . . je ne connois pas même un seul de mes devoirs. . . . ha ! pour quoi avez-vous sacrifié des facultés réels, une énergie naturelle, mon être moral enfin, au faux brillant d'une lumière passagere ?"
 "A combien de parens, combien d'instituteurs ces reproches ne pouroient-ils pas être adressées avec justice ? . . . Mais c'en est assés. . . . pour dire tout, il faudroit en trop dire.

Fin des Observations sur l'éducation.

LODOIK.

L O D O I K.

A Mon avis il n'est rien qui nous réveille plus agréablement & plutôt, que l'idée que nous verrons notre ami; & avec quel plaisir ne travaille-t-on pas à préparer le déjeuner qu'il doit partager; aussi toute la maison de Madame Rosa étoit en mouvement une heure plutôt qu'à l'ordinaire. " Quel plaisir" répétoient alternativement Victor & Amédé, " de déjeuner avec notre bon ami !" Le premier va & vient dans son empressement; pour Amédé, il est parti pour aller cueillir dans le verger voisin des fleurs dont il veut décorer la table,

car

car il n'a point oublié que le bon ami aime les fleurs. Craindrai-je de dire que Madame Rosa n'est pas moins occupée que les autres, & que son empressement ne peut être égalé que par le zèle de ses enfans.

C'est toujours au pied du chêne que la table est dressée. Le déjeuner est prêt, mais Lodoïk n'est point encore arrivé. " C'est aujourd'hui," dit Madame Rosa, " que toutes nos questions doivent se décider. Victor nous doit des observations & des découvertes; Amédée des difficultés à résoudre, & moi une question à proposer. . . Certes, voilà bien de quoi occuper notre matinée, & je crois que nous serons obligés de suspendre nos études accoutumées. Etes-vous tous deux prêts à entrer en matière, à développer vos idées, & à plaider enfin votre cause ?—Ah! oui," disent-ils unanimement; " mais ma bonne Maman, notre désir est moins de voir prédominer nos opinions, que de
fournir

fournir à vous & à notre bon ami une occasion de nous instruire & de nous développer de plus en plus les vérités qu'il nous importe de connoître.—

“ Je suis ravie, mes enfans,” dit Madame Rosa, “ de voir que vous pensiez si sagement; notre amour propre, il est vrai, est souvent intéressé à ce que notre opinion prévale, mais notre bonheur l'est toujours à ce quelle soit conforme à la vérité. Ainsi l'homme sage ne discutera jamais que pour s'éclairer, & s'il découvre la vérité dans l'opinion contraire à la sienne, il l'adoptera & l'embrassera sans hésiter, & en deviendra le plus zélé défenseur. Mais il en est bien autrement dans le monde; & vous serez étonnés un jour, mes enfans, quand vous verrez, quel abus on y fait de l'esprit: celui qui écoute n'a d'autre but que de trouver une occasion de critiquer; celui qui lit ou observe, a soin de tout interpréter en sa faveur, & ne faisant cas que de ce qui peut contribuer à établir

à établir son opinion, il met de côté tout ce qui auroit été capable de lui en faire découvrir la foiblesse ou la fausseté ! Celui, enfin, qui écrit ou qui parle, n'a d'autre ambition que celle d'augmenter le nombre de ses sectateurs, & d'étendre de plus en plus sa domination sur les esprits. Mais qu'ils sont rares, ceux qui recherchent la vérité ! & bien plus petit encore est le nombre de ceux qui se proposent le but si louable d'éclairer les hommes.—Comme vous m'étonnez," dit Victor, "est-il possible qu'il en soit ainsi ? Tout le monde ne ressemble donc pas à notre bon Lodoïk ?—il s'en faut de beaucoup, mes chers enfans ; & le tableau que je vous ai fait n'est point exagéré : je ne vous ai pas dissimulé ces tristes vérités, parcequ'elles vous frapperont bientôt, & que j'espère que prévenus d'avance, vous apprendrez à vous préserver de la contagion."

Cependant l'heure de déjeuner est passée, & Lodoïk n'arrive point. Madame

dame Rosa commence à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque accident; pour Victor & Amédé leur impatience est plus grande que leur inquiétude; & ils ne cessent de courir vers le chemin qui conduit à la ferme pour voir s'ils ne le découvriront pas.

Une heure s'est écoulée depuis que le déjeuner est prêt, & Victor & Amédé commençant à désespérer, revenoient tout tristes vers Madame Rosa, sans avoir rien pu découvrir. Mais qu'elle n'est pas leur surprise & leur joie en appercevant Lodoïk dans le jardin. Il étoit arrivé par un chemin opposé à celui de la ferme; & il avoit l'air d'avoir fort chaud & d'avoir marché fort vite.—“Ne me grondez pas, mes bons amis,” dit-il, “je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai fait diligence autant qu'il m'étoit possible, vous pouvez en juger par la sueur qui couvre mon visage. Mais, mes enfans, vous savez le proverbe, *L'homme propose & Dieu dispose.*

J'arrive

“ J’arrive d’une lieue d’ici : j’ai passé une partie de la nuit dans une ferme habitée par une famille intéressante par ses malheurs, & encore plus par sa vertu, son courage & sa résignation. Il étoit à peine ouze heures, lorsqu’un exprès expédié en toute diligence arriva pour m’apprendre que le pere de cette famille respectable étoit à toute extrémité, & me prier de venir à son secours, (car vous saurez que je suis le médecin des environs, & quoi que j’use peu des remèdes de la pharmacie, on n’en a pas moins de confiance en moi). Je n’ai pas perdu un moment pour me rendre auprès de lui, & soit la nature, soit mes soins, j’ai eu là consolation de le voir rendu à la vie, & hors de tout danger; & lorsque je l’ai quitté ce matin, il étoit passablement bien.

Je suis sûr que vous vous intéresseriez à cette respectable famille, si vous connoissiez son histoire!—“ Sont-ils étrangers,” dit Madame Rosa?—Oui,” répondit

pondit Lodoïk, " il n'y a qu'une an & demi qu'ils sont établis dans ce pays; & quoique leur existence soit bien changée, & que leur maniere de vivre soit bien différente de celle à la quelle ils étoient accoutumés, ils n'en ont pas moins l'air heureux & contens. Tant il est vrai, que, pour l'homme vertueux & qui a de la religion, il est une source de bonheur qui ne sauroit tarir; & il porte dans son cœur un sentiment qui ne le laisse jamais sans consolation, au milieu même des plus grandes infortunes;" Victor oubliant qu'il n'avoit point encore déjeuné,— " racontez-nous, je vous prie," dit-il, " l'histoire de cette famille, je suis sûr qu'elle doit être bien intéressante.—De tout mon cœur," dit Lodoïk, " hier, je n'aurois pas pu vous satisfaire, car je n'avois pas la permission de révéler son secret; mais j'ai profité de cette occasion pour lui parler de vous, & la mere a été la premiere à m'engager à vous mettre au fait de tout ce qui

ce qui les regarde, ainsi mes enfans, je suis tout prêt à vous raconter l'histoire que vous désirez. Mes enfans," reprit Madame Rosa, "oublient que personne de nous n'a déjeuné; que vous êtes fatigué, & qu'il est au moins juste de vous accorder quelques momens de repos. Si vous m'en croyez, commençons par déjeuner, & lorsque vous serez un peu remis, je serai la première à vous prier de satisfaire le desir qu'ont mes enfans de connoître tout ce qui regarde la famille dont vous venez de nous parler d'une manière si intéressante." La proposition de Madame Rosa fut acceptée sans difficulté par tout le monde, même par ceux qui étoient les plus impatiens d'entendre l'histoire, & l'on se mit à déjeuner. L'on croira sans peine que Victor & Amédé se pressèrent un peu plus qu'à l'ordinaire, & que les tasses de thé n'eurent pas toujours le tems de se refroidir. Mais enfin, le déjeuner est fini; Madame Rosa prend son

son ouvrage, les enfans se placent, il se fait un profond silence & Lodoïk commence ainsi.

“ La famille, dont vous désirez connoître l'histoire, est françoise; elle est une des nombreuses victimes de cette grande révolution qui vient de changer la face de la France.

“ Monsieur de Voni, c'est le nom de cette famille; étoit retiré du service, & depuis quelques années il vivoit dans une de ses terres située près de la Suisse & qu'il affectionnoit particulièrement. Cultiver ses champs, faire valoir ses prairies, c'étoit son occupation la plus intéressante; & ses plus doux plaisirs étoient de rendre heureux tout ce qui l'environtoit, d'aider & protéger les habitans de sa terre.

“ Madame de Voni sa femme & quatre enfans, deux garçons & deux filles partageoient avec lui ses plaisirs; & l'aidoient dans toutes ses entreprises. Ils vivoient heureux & contents dans leur intérieur.

intérieur. Le bien qu'ils faisoient dans toutes les occasions, les avoit rendus l'objet de l'admiration & de l'attachement de tous ceux qui les connoissoient, & les habitans de la terre n'en parloient jamais, que comme on parle d'un pere & d'une mere qu'on aime tendrement. Vous vous rappelez sans doute, l'insurrection générale qui eut lieu dans toute la France en 1789, la persécution qui s'exerça contre les nobles, & les seigneurs de terre. A cette époque la famille de Monsieur de Voni fut exceptée de la proscription générale & bien loin d'éprouver les mauvais traitemens, dont un si grand nombre de personnes à été la victime, elle ne recut que des témoignages d'intérêt, & des assurances du plus sincere attachement. Un jour le bruit se répand qu'une bande de brigands devoit venir piller & mettre le feu au chateau, après en avoir massacré les habitans. L'alarme est générale dans le village, tous les païsans se rassemblent,

blent, & après s'être tous engagés par serment à défendre leur bon seigneur & sa famille, jusqu'à la dernière extrémité, ils envoient les quatre plus anciens d'entre eux au château, pour faire part de leur détermination à Monsieur de Voni. "Soyez tranquilles," ajoutèrent-ils, "tant qu'il coulera une goutte de sang dans nos veines, il ne vous fera fait aucun mal, ni à rien de ce qui vous appartient."—Je n'ai pas besoin de vous dire combien Monsieur de Voni fut touché de cette démarche.

"Ma confiance en vous, mes enfans," dit-il, "est entière, & c'est avec plaisir que je remets entre vos mains mon sort, celui de ma femme & de mes enfans.—Mais nous avons," ajoutèrent-ils, "une grâce solliciter; toute notre confiance est en vous; souffrez que nous venions vous demander vos conseils dans toutes les circonstances critiques qui pourront se présenter, & que nous n'entreprenions rien sans votre avis

avis. — De tout mon cœur, mes enfans,” répondit Monsieur de Voni, “ vous me trouverez toujours tout prêt à vous être utile, & si mes lumières & mon expérience peuvent vous servir, je m’estimerai heureux de pouvoir contribuer à votre tranquillité & votre bonheur. Je ne vous dissimulerai pas, qu’on cherchera à vous tromper ; & l’on mettra tout en œuvre pour vous égarer, mais avec de la sagesse & une conduite modérée, nous éviterons, je l’espère, les malheurs qui nous menacent.” Les bons païsans se retirèrent pénétrés d’amour & de respect pour leur bon seigneur, en protestant qu’ils le regarderoient toujours comme leur père, & que leurs intérêts ne seroient jamais séparés des siens. Monsieur de Voni fit apporter des rafraichissemens, & ils burent à sa santé & à celle de chacun des individus de sa famille. Pendant assés long temps tout alla bien, & rien n’altéra la paix & la tranquillité. Dans
toutes

toutes les circonstances un peu difficiles, Monsieur de Voni étoit toujours consulté, sa sagesse & sa prudence ne contribuèrent pas peu à conserver & prolonger cet état de bonheur & de calme dont sa terre jouissoit. Cependant au milieu du bouleversement général, il étoit difficile que la jalousie ne fût pas excitée, & l'envie en mouvement; car, mes enfans, la paix dont jouit l'homme vertueux est un tourment pour le méchant qu'il ne sauroit endurer. L'on répandit que Monsieur de Voni étoit un contrerevolutionnaire, & les habitans de sa terre de mauvais citoyens. Chaque jour l'horizon devenoit plus sombre & menaçoit d'un orage. Enfin un soir, arrivent au chateau douze des principaux païsans bien armés. " Nous venons," dirent-ils, " pour vous garder & vous défendre, nous sommes informés que des bandes de brigands ont résolues de venir cette nuit attaquer votre chateau, mais ne craignez rien, au premier

mier signal que nous donnerons, tout le village sera ici en armes, &, tant qu'un seul de nous existera, les méchans ne mettront pas la main sur vous." Monsieur de Voni n'ignoroit pas les dangers qui le menaçoient, & depuis quelques jours il agitoit dans son esprit le parti qu'il devoit prendre. S'en aller, c'étoit montrer aux habitans de sa terre une méfiance qu'ils n'avoient pas méritée, & rester étoit compromettre évidemment leur propre tranquillité, & exposer la sûreté de sa famille. Mais le moment étoit si pressant qu'il n'étoit plus permis de balancer, & son parti est pris.— "Mes enfans," leur dit-il, "probablement je ne serai jamais dans le cas de vous témoigner ma reconnoissance, mais si vous connoissez mon cœur, vous saurez qu'elle est au delà de tout ce que je pourrois vous dire, & que rien ne pourra égaler ma confiance en vous, ni l'attachement que moi & ma famille vous avons voué jusqu'à notre dernier soupir.

Heureux

Heureux s'il nous avoit été permis de vivre & de mourir au milieu de vous ! Mais le sort en a décidé autrement, il faut que je vous quitte.—Nous quitter," s'écrient-ils, " nous abandonner !—Mon inétre pour vous, la sûreté de ma famille m'en font une obligation," dit Monsieur Vonî. " Quoi ! pourrois-je consentir à vous envelopper dans les malheurs qui me menacent, & voudrois-je vous exposer à un danger certain, pour prix de votre attachement & de votre affection pour moi !—Non," s'écrient-ils tous, " il nous sera mille fois plus doux de partager tous vos dangers que de nous séparer de vous, ou vous abandonner à la merci des méchans.—En vain," dit Monsieur de Vonî ; " feriez-vous des efforts pour me garantir de leur rage, votre générosité seroit un crime, & votre résistance ne feroit qu'entraîner votre ruine & précipiter la mienne. Bientôt, nous serions déclairés traîtres, contrerévolutionnaires ; & quel

seroit alors votre sort & le mien? Car quelque vigoureuse & opiniâtre que puisse être nôtre défense, il faudra nécessairement finir par être accablé par le nombre alors que deviendront vos femmes & vos enfans? Et en supposant que je puisse sauver ma vie, ne mourrai-je pas mille fois de chagrin & de douleur en m'accusant d'avoir attiré sur vous les malheurs qui vous accableroient Vos femmes au desespoir & réduites à la dernière misère vos enfans me demandant leur père. . . . O mes amis, ce tableau seul me fait frémir! Ecoutez j'ai pensé qu'il étoit plus sage de se soustraire à l'orage que d'attendre qu'il éclate; la position est favorable, dans moins de deux heures, par des chemins de traverse, je puis gagner la frontière de la Suisse. Je me suis décidé à partir cette nuit avec ma famille, & je chercherai un azile dans le village le plus voisin, afin d'être à portée d'avoir de vos nouvelles. Peut-être, mon éloigne-

éloignement calmerait-il la rage de mes ennemis ; peut-être reverrons nous bientôt des tems plus heureux, & ne serai-je pas privé pour long-tems de la consolation de vivre au milieu de vous." Ils se rendent à ces considérations, & promettent de ne point employer de violence. Ils consentent à son départ, " Allez" dirent-ils, " allez mettre en sûreté des jours qui nous sont si précieux, mais souvenez vous toujours de ceux qui ne cesseront de se regarder comme vos enfans, & qui seront dans la privation & la tristesse jusqu'au moment où leur pere leur sera rendu." En prononçant ces paroles, leur voix s'altère, leurs yeux se remplissent de larmes, & Monsieur de Voni lui-même est dans la plus grande émotion " Mon cœur se brise," dit-il, " en vous disant adieu ! Pourquoi faut-il que je me sépare de vous ! . . . Et quel mal leur ai-je fait pour m'envier le bonheur dont je jouis parmi vous ! O mes amis, que ne suis-je

maintenant le plus pauvre d'entre vous, afin de pouvoir vivre ignoré & hors de la portée de l'envie & de la méchanceté qui me poursuit." Il achevoit ces mots, lorsqu'arrive tout-à-coup un jeune homme du village : il est hors d'haleine, son air épouvanté répand l'allarme dans dans tous les cœurs. " Ils sont " s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, " tout près d'ici, ils marchent de divers cotés pour vous surprendre il n'y a pas un moment à perdre, car dans un heure d'ici ; vous pouvez compter que le château fera attaqué.—Mes enfans," dit Monsieur de Voni ; " vous voyez qu'il n'est plus tems de délibérer, & qu'il faut que je parte sur le champ.—Et bien," dirent-ils, " nous sommes tous prêts à vous accompagner ; nous connoissons les chemins les plus sûrs pour arriver à la frontiere ; s'il faut que nous nous séparions de vous, nous sommes au moins déterminés à ne pas vous abandonner, que nous ne vous ayons vu en sûreté,

hors

hors de la portée des assassins." Monsieur de Voni fit des efforts inutiles pour les engager à ne pas l'accompagner ainsi, car il ne désiroit qu'un guide ; mais enfin il est obligé de céder à leurs instances. Il prend à la hâte ce qu'il a de plus précieux, & de plus aisé à porter, & se met immédiatement en marche sous la protection des braves gens qui n'ont pas voulu l'abandonner. Il n'auroit pas été prudent de prendre le chemin ordinaire ; aussi laissent-ils la grande route, & après avoir marché pendant près de deux heures au travers des prés & des champs, ils arrivent enfin à l'entrée d'un bois qu'il ne faut que traverser pour se trouver hors du territoire François. La nuit n'étoit pas obscure, & ils voyoient assez clair pour ne pas craindre de s'égarer dans le bois : ils s'y engagent donc ; mais ils sont peine au milieu, qu'ils entendent le bruit de trois coups de fusil qui partent successivement en se répondant de trois parties différentes. Etonnés, ils

s'arrêtent, & deux d'entr'eux se détachent pour aller à la découverte; ils sont bientôt de retour: " Nous sommes perdus," dirent-ils, " les brigands ont été prévenus de notre marche, & ils nous attendent à peu de distance d'ici." Je n'ai pas besoin de vous dire le désespoir de ces malheureux, la frayeur mortelle de Madame de Voni & de ses filles: Monsieur de Voni seul paroît au dessus du danger & de la crainte; son sort est entre les mains de la Providence: il n'a qu'une seule inquiétude, c'est celle de compromettre les braves gens qui se sont si généreusement sacrifiés pour lui: mais bien loin de calculer les dangers qu'ils courent; " Nous vous défendrons," s'écrient-ils, & nous mourrons, ou nous vous sauverons." Monsieur de Voni s'oppose de toutes ses forces à leur résolution, il leur conseille de cacher leurs armes dans le bois, de se disperser & de retourner sans bruit chez eux. Tout à coup ils entendent pousser de grands cris,

cris, ou plutôt des hurlemens, & à l'instant ils sont entourés par plus de cinquante misérables, armés de fusils, qui leur crient de se rendre & de mettre bas leurs armes; Monsieur de Voni court & se précipite au milieu d'eux. " Me voilà," leur dit-il, " voilà ma bourse, c'est tout l'argent que nous possédons; prenez aussi ma vie, si vous le voulez, mais épargnez ces braves gens, épargnez ma femme & mes enfans." Etonnés de tant de fermeté & de résolution, les scélérats demeurent un moment interdits, ils se rassemblent pour consulter entre eux, & décider le parti qu'ils prendront! Pendant qu'ils sont ainsi occupés, Madame de Voni, qui s'étoit évanouie, est emportée par deux des braves païsans: ses deux filles la suivent, se dérobant à la faveur de l'obscurité. Cependant les brigands, contents de leur proie se disposoient à emmener Monsieur de Voni; lorsque les fils de ce dernier à la tête des dix braves païsans, se précipitent

sur eux en criant—“ Nous laisserons-nous enlever notre pere?”—Les scélérats surpris & épouvantés se dispersent, Monsieur de Voni leur est arraché, & au milieu de la confusion & du désordre, ils ont le bonheur de le conduire sain & sauf jusqu’au premier village Suisse. Mais qu’étoient devenus sa femme & ses filles? Son inquiétude est telle, qu’oubliant le danger au quel il vient d’échapper, il étoit prêt à retourner dans le bois pour les chercher, s’il n’avoit été retenu par les bons païsans qui l’avoient sauvé. Ils l’assurent qu’elles sont en sûreté, que leurs camarades les ont conduites, par un chemin qui aboutit à une ferme. Suisse, où elles attendent sûrement de leurs nouvelles. Un d’eux se détache pour aller les chercher & les conduire au village où étoit Monsieur de Voni, & les autres retournent dans le bois pour chercher des paquets qu’ils y avoient laissés; mais ils ne retrouverent rien, les brigands revenus de leur terreur étoient

étoient retournés sur les lieux & avoient tout emporté. Les bons païsans, songerent alors qu'il étoit plus prudent de retourner promptement avant le jour dans leur village, & ils ne perdirent pas un instant pour s'y rendre. Cependant Monsieur de Voni & ses deux fils entrent dans l'auberge; déjà'il étoit jour: ils s'asseient dans un coin de la Salle, & restent là sans dire un mot, tantôt agités par la crainte, tantôt soutenus par l'espérance, & en général absorbés dans un profond chagrin, & chaque fois que la porte s'ouvre leur émotion augmente. A sept heures, environ, entrent deux hommes; le maitre de la maison leur souhaite le bon jour en leur demandant ce qu'il y a de nouveau. "Ce qu'il y a de nouveau," dit l'un, "vous ne savez donc pas l'horrible attentat commis contre le plus vertueux & le plus digne de tous les hommes, le respectable Monsieur de Voni?" L'hôte, posant sur la table une pinte de vin qu'il tenoit, "Monsieur de Voni,"

dit-il, " cet homme dont j'entends tout le monde dire tant de bien!—Oui, lui même ; les scélérats sont venus en force cette nuit attaquer son château, & y ont mis le feu après l'avoir pillé ; l'on ignore ce qu'est devenue la respectable famille qui l'habitoit." Vous pouvez facilement juger de la sensation qu'éprouva en ce moment Monsieur de Voni, & avec quelle attention il écoutoit toute la conversation. " Oh!" continua l'homme, " si j'avois été là, ils n'auroient pas consommé leur crime avec autant de facilité, ou du moins j'aurois fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour sauver cette famille respectable . . toute ma vie j'aurois été heureux d'avoir pu lui être utile.—La connoissez-vous," lui dit l'hôte? " Si je la connois," repondit-il, " Je le crois bien ; c'est à la bonté & à la générosité de Monsieur de Voni ; que je dois la vie, & sans lui, Monsieur Martin (c'étoit le nom de l'hôte) je ne boirois plus depuis long temps de votre vin. Ne vous rap-
pellez

pellez-vous pas qu'il y a quatre ans que
 je fus arrêté en faisant la contrebande ;
 l'on me condamna à être pendu, parce-
 qu'en me défendant, j'avois donné un
 coup de sabre à un des gardes. Eh
 bien ! c'est ce bon Monsieur de Voni
 qui me sauva, il fit tant, qu'à la fin, à
 force de crédit & d'argent, il parvint à
 obtenir qu'on me laisseroit sortir de la
 prison, & il me fit remettre vingt louis
 pour m'en aller en Suisse. Vous voyez
 que je l'échappai de bien près." Vous
 pouvez juger avec quelle attention, &
 quel intérêt Monsieur de Voni écoutoit
 la conversation ; & il éprouvoit bien,
 que rendre service à quelqu'un c'est
 augmenter la source de son bonheur,
 c'est se préparer des plaisirs assurés.
 Dans ce moment la porte s'ouvre, Ma-
 dame de Voni & ses filles entrent, con-
 duites par le bon-païsan qui avoit été les
 chercher. Ils se précipitent dans les
 bras les uns des autres, & restent quel-
 que temps sans pouvoir prononcer une

parole. Ils sont si heureux de se trouver réunis, qu'oubliant la triste situation à laquelle ils sont réduits, ils se livrent à tous les mouvemens de la joie la plus vive. Vous pouvez facilement vous représenter la surprise des personnes qui étoient les témoins de cette scène. Mais, l'hôte ayant demandé au païsan que venoit d'entrer ce que cela signifioit :—

“ C'est,” répondit celui-ci ; “ notre brave seigneur, Monsieur de Voni & sa famille, que nous avons été assez heureux pour sauver de la rage des brigands ; mais les scélérats l'ont dépouillé de tout. . . . N'importe,” continua-t-il, “ donnez leur tout ce dont ils auront besoin, de bons lits, bien à boire & à manger, & ne soyez pas inquiet pour le payement, toute ma commune m'a chargé de vous dire qu'elle en répondoit, & je puis vous assurer Monsieur, que vous n'aurez pas plus de plaisir à recevoir notre argent, que nous n'en aurons à vous le donner.” L'homme qui devoit

la

la vie à Monsieur de Voni, reste pendant quelques momens interdit ; puis se jetant à ses pieds ; “ O mon généreux bienfaiteur,” dit-il, “ vous venez d’entendre que le souvenir de vos bienfaits n’est point effacé de ma mémoire. . . . Quel ne seroit pas mon bonheur, s’il étoit en mon pouvoir de vous témoigner une partie de la reconnoissance dont mon cœur est pénétré !” L’attendrissement devient général, jusqu’à l’hôte qui passa deux fois le dos de sa main sur ses yeux pour les essuyer. “ Allons,” dit-il, “ afféyez-vous tous, je vais chercher une bouteille de vin vieux, & avant tout, nous la boirons à la santé des braves gens qui aiment à rendre service, & des braves gens qui n’oublient point les bienfaits qu’ils ont reçus, après cela, nous parlerons d’affaires, & nous verrons quel est le meilleur parti à prendre.” Il sort, & après quelques minutes il rentre dans la salle avec deux bouteilles dans ses mains. Monsieur de Voni & sa famille

famille qui étoient épuisés de fatigue & qui n'avoient rien pris depuis le moment de leur départ, acceptèrent avec reconnaissance ce que l'hôte leur offroit de si bon cœur, & peu à peu l'air de bon-homme & de simplicité des gens au milieu des quels ils se trouvoient, les mirent tout à fait à leur aise. "Ne serions-nous pas heureux," dit Monsieur de Voni, "si possédant une petite ferme dans ces contrées paisibles, nous étions appelés à passer notre vie au milieu de si braves gens?—Pour moi" dit Madame de Voni, "Je ne regretterois ni mon château, ni les aïssances dont j'y jouissois. —Qu'il nous seroit doux," dirent les enfans, "de travailler pour vous, de contribuer à vous soulager, de faire, enfin, tout ce qui dépendroit de nous pour vous rendre la vie douce & agréable!—Mes enfans," reprit Monsieur de Voni, "s'il en est ainsi, & que vous parliez sérieusement, tout n'est pas désespéré; nous avons tous de la santé, allons nous établir

blir dans quelque ferme où nous travaillerons ; je suis sûr que nous trouverons des hommes bons & hospitaliers qui nous donneront leurs conseils, & nous aideront à former notre établissement.”—

Toute la famille enchantée de cette proposition l’accepte avec joie, & la douce espérance semble ranimer les visages & faire passer dans le cœur de chacun, d’eux la tranquillité & la paix, qu’ils croyoient, il n’y avoit qu’un instant, en être bannies pour jamais. Les bons païsans, quoiqu’occupés à boire & à causer ensemble, n’avoient pas perdu un mot de la conversation de Monsieur de Voni & de sa famille. Ils avoient achevé leur repas frugal, lorsque celui à qui il avoit sauvé la vie, s’approchant de Monsieur de Voni, “ J’ai entendu,” dit-il, “ que vous étiez décidé à embrasser la vie de fermier, & j’ai à ce sujet une proposition à vous faire. Si vous l’acceptez, j’aurai le plaisir de vous être utile, & mes propres affaires s’en trouveront mieux :

mieux : j'ai une ferme dans le canton de Shwitz, qui est presque abandonnée, & dont je retire fort peu de chose, parce qu'elle n'est pas cultivée avec soin ; car pour moi ; je me suis tellement accoutumé à courir pour faire le commerce & même, comme vous le savez, quelquefois la contrebande, que je ne puis m'astreindre à la vie tranquille & monotone d'un fermier. Je vous propose de venir vous y établir tout de suite ; je vous remettrai le bœufs, les vaches, les moutons, & tous les instrumens de labourage, & je vous donnerai quelqu'un pour vous aider & vous apprendre la manière de se conduire dans une ferme. Vous garderez pour vous la moitié du produit, l'autre moitié m'appartiendra, & je suis assuré que je gagnerai encore à ce marché." Qui pourroit dépeindre l'émotion de Monsieur de Vonî ? "Homme vraiment bon," dit-il, "qui joignez la délicatesse à la générosité, comment pourrions-nous refuser votre offre. Il nous

nous fera doux de vous devoir les moyens de soutenir notre existence. Les obligations qu'on contracte envers les personnes simples, bonnes & vertueuses, ne sont jamais pesantes, tandis que celles que nous impose la fastueuse & égoïste prodigalité de ceux qui ne rendent service qu'en proportion de l'intérêt qu'en peuvent retirer leur vanité & leur ostentation, fait souvent regretter la misère dont ils nous ont tirés."

La décision Monsieur de Voni met tout le monde dans la joie, & les bons païsans boivent à la prospérité de la ferme, "Maintenant," dit celui qui avoit conduit Madame de Voni, "je pars content, & vais annoncer à tout le village le sort de notre seigneur. Soyez assuré," dit-il au propriétaire de la ferme, "que vous aurez toujours un ami dans chacun de nous" Monsieur de Voni lui serre la main avec affection; "dites à mes enfans que je ne les oublierai jamais, & que j'espère qu'ils se rappelleront aussi
avec

avec intérêt celui qu'ils appelloient leur pere." Le bon païsan, attendri jusqu'aux larmes, part sans pouvoir prononcer une seule parole.

Cependant les préparatifs du départ sont bientôt achevés, & s'étant mis en route dès le même jour sur un petit chariot, ils arriverent le landemain à la ferme qu'ils trouverent toute prête à les recevoir & fournie de tout ce qui étoit nécessaire. Pendant quelque temps, ils ont eu un païsan dans la maison pour les mettre au fait des différens travaux de la campagne, & bientôt toutes les difficultés furent vaincues, de maniere qu'il n'y avoit pas, dans tous les environs, de ferme aussi bien cultivée. L'exemple du pere & de la mere inspira aux jeunes gens une sorte d'émulation qui ne s'est point encore refroidie, & ils vivent entre eux dans une union & une paix admirable. Le propriétaire de la ferme le premier me mit au fait des détails que je viens de vous raconter; il me pria d'aller visiter
cette

cette famille ; j'y consentis, & la confiance que je lui inspirai, engagea Monsieur de Voni à me raconter lui-même toute son histoire. Je me rappelle qu'ayant exprimé combien j'admirois la force d'esprit avec la quelle ils s'étoient soumis à leur mauvaise fortune, ils répondirent,—qu'il n'étoit pas plus surprenant de voir passer quelqu'un des richesses à la pauvreté, que de la pauvreté aux richesses, que ces deux états n'étant que des manières d'être & des différences extérieures qui ne changent rien à la nature de l'ame, ni au fond des sentimens, il n'est question que d'un peu d'habitude pour se faire à celui dans le quel il plait à la Providence de nous faire passer, & pour oublier celui dont on est sorti.—Depuis quelques mois la santé de Monsieur de Voni s'est considérablement affoiblie ; je suis son médecin, & je lui ai fait promettre de m'avertir toutes les fois qu'il croiroit mes secours nécessaires.—Quoi," interrompit
 Madame

Madame Rosa, “ vous êtes devenu médecin?—Pas plus que lorsque je vous ai quitté, mais j’ai toujours eu un goût décidé pour la médecine; & je l’exerce en faveur de ceux de mes amis qui ont de la confiance en mes lumières, & croient que mes soins peuvent leur être utiles. Je n’avois pas vu encore Monsieur de Vonî aussi malade que la nuit dernière, & j’ai cru pendant quelques momens que c’étoit en vain que je cherchois à le rappeler à la vie. Il croyoit lui-même qu’il ne reverroit pas le jour suivant. Son calme avoit quelque chose de sublime, & sa résignation étoit touchante; nous étions tous au tour de son lit: “ Lodoïk,” me dit-il en me prenant la main, “ il me reste bien peu de temps à être avec vous. . . . Savez-vous pourquoi vous me voyez si tranquille? C’est que je ne trouve pas dans mon cœur le plus léger ressentiment, la plus petite aigreur contre personne; pas même contre ceux qui m’ont le plus persécuté, & je

ne

ne me rappelle pas un moment où je n'aie pas désiré de tout mon cœur de pouvoir leur faire du bien : Aussi, est-ce avec une confiance entière que je prie dans ce moment le Seigneur de me pardonner comme je pardonne ceux qui m'ont offensé. O mes enfans ! plaignez ceux qui vous font du mal, mais ne les haïssez pas, ce sentiment est plus pénible à supporter pour une ame généreuse, que tous les maux dont ils pourroient nous accabler. Mes enfans, quand vous vous sentirez prêts à prendre un sentiment de haine contre quelqu'un qui vous aura persécutés, mettez-vous tout de suite à sa place, comparez sa situation avec la vôtre, & jugez la quelle des deux est préférable : alors, loin d'être aigris contre lui, vous le plaindrez d'avoir sacrifié la paix de son ame à une passion aussi triste, aussi vile que la haine, qui ne lui procure maintenant que de sombres agitations, & ne lui laissera bientôt que de cruels remords, & la compassion vous engagera
à lui

à lui pardonner.” Il me pria de ne pas abandonner sa famille, de lui servir de pere après sa mort. . . . Vous, pouvez aisément vous représenter ce que j’ai éprouvé, & les sensations qui agitoient mon ame. . . . Mais qui pourroit peindre la joie de toute la famille, lorsque, sur les quatre heures ce matin, il s’est fait une crise qui a éloigné tout idée de danger. Je l’ai vu s’endormir d’un sommeil tranquille & doux, & après avoir moi-même reposé pendant deux heures, je me suis mis en route pour vous rejoindre.—Comme cette famille seroit intéressant à connoître,” dit Victor, “ma bonne Maman n’irons nous pas la visiter; je suis sûr que notre bon ami voudra bien nous y conduire.—Maman,” dit Amédée, “je pourrois faire comme cet ami dont Lodoïk nous parloit un jour, donner à cette infortunée famille l’argent que vous m’accordez chaque semaine; l’employant de cette manière, j’aurai plus de plaisir que ne pourroient m’en pro-

procurer toutes les choses que j'achèterois.—Je suis charmée,” dit Madame Rosa, “de trouver dans vous, mon cher Amédée cette manière de sentir; un autre jour, quand nous aurons plus de temps, nous traiterons ce sujet avec Lodoïk. Mais l'intéressante histoire que vous venez d'entendre vous a fait oublier que nous avons des questions de la plus grande importance à traiter. . . . Victor, commencez par nous faire part de vos observations.”

Vic. Vous vous rappelez ma bonne Maman ce beau Rosier que je cultive dans mon jardin & que vous avez si souvent admiré: & bien il y a quelques jours que, pliant une de ses branches, je la tournai du côté de la terre & l'attachai avec une petite corde pour la fixer dans cette position. Je ne doutois pas qu'elle ne continuât à pousser & à croître dans la nouvelle direction que je lui avois donnée; mais quelle a été ma surprise lorsque j'ai vu le bout de cette branche se
retourner

à lui pardonner.” Il me pria de ne pas abandonner sa famille, de lui servir de pere après sa mort. . . . Vous, pouvez aisément vous représenter ce que j’ai éprouvé, & les sensations qui agitoient mon ame. . . . Mais qui pourroit peindre la joie de toute la famille, lorsque, sur les quatre heures ce matin, il s’est fait une crise qui a éloigné tout idée de danger. Je l’ai vu s’endormir d’un sommeil tranquille & doux, & après avoir moi-même reposé pendant deux heures, je me suis mis en route pour vous rejoindre.—Comme cette famille seroit intéressant à connoître,” dit Victor, “ma bonne Maman n’irons nous pas la visiter; je suis sûr que notre bon ami voudra bien nous y conduire.—Maman,” dit Amédée, “je pourrais faire comme cet ami dont Lodoïk nous parloit un jour, donner à cette infortunée famille l’argent que vous m’accordez chaque semaine; l’employant de cette manière, j’aurai plus de plaisir que ne pourroient m’en pro-

procurer toutes les choses que j'achèterois. — Je suis charmée," dit Madame Rosa, "de trouver dans vous, mon cher Amédée cette manière de sentir; un autre jour, quand nous aurons plus de temps, nous traiterons ce sujet avec Lodoïk. Mais l'intéressante histoire que vous venez d'entendre vous a fait oublier que nous avons des questions de la plus grande importance à traiter. . . . Victor, commencez par nous faire part de vos observations."

Vic. Vous vous rappelez ma bonne Maman ce beau Rosier que je cultive dans mon jardin & que vous avez si souvent admiré: & bien il y a quelques jours que, pliant une de ses branches, je la tournai du côté de la terre & l'attachai avec une petite corde pour la fixer dans cette position. Je ne doutois pas qu'elle ne continuât à pousser & à croître dans la nouvelle direction que je lui avois donnée; mais quelle a été ma surprise lorsque j'ai vu le bout de cette branche se
retourner

retourner d'elle-même, & pousser vers le ciel. Alors il me sembla qu'elle me reprochoit d'avoir voulu la contraindre à cesser de se diriger vers la lumière. Si je ne me trompe, Lodoïk, nous pouvons tirer de cette observation des leçons bien utiles, j'en ai le sentiment, mais je ne saurois les exprimer.

Lo. Si j'osois traduire le langage de votre Rosier, je dirois que cette constance à pousser ses rameaux vers la lumière en dépit de tous les obstacles, nous invite à marcher avec la même fermeté dans la route de la vertu. Mes enfans, les passions qui s'élèvent dans nous, pour nous dominer, font justement la même chose à notre ame, que vous avez faite au Rosier, elles nous courbent vers l'illusion, & l'erreur, mais il arrive bien souvent que nous ne suivons pas son exemple, en employant toute nos forces pour résister à la séduction, & continuer à marcher dans le chemin de la droite raison ; nous
nous

nous laissons au contraire entrainer & subjuguier.

Vic. Je vous disois bien que langage de mon Rosier étoit rempli des meilleures instructions, & ce ne sera pas j'espere la dernière fois qu'il m'en donnera.

Madame R. Et vous Amédé, qu'avez-vous à nous dire ?

Am. La question que je voulois proposer & qui m'embarassoit a été pleinement résolue ce matin dans le verger où j'ai cueilli ces fleurs ; j'avois remarqué qu'après que la fleur de la Dent de Lion étoit passée, l'extrémité de la tige se garnissoit tellement de plumes, qu'elle présentait une boule ailée. Je ne pouvois concevoir à quoi ces plumes pouvoient servir, & cette idée me tourmentoient encore ce matin, lorsqu'un vent assez fort s'étant élevé, j'ai vu tout-à-coup ma boule ailée disparoitre & chacune des graines volant en l'air à l'aide de la plume qui lui est attachée, & emportée par le vent. Je n'ai pas eu de peine à

comprendre alors que ces ailes étoient utiles pour disperfer les femences au loin. Je commence maintenant à appercevoir que tout, jusqu'aux choses en apparence les plus indifférentes, est arrangé avec sagesse. .

Madame R. Je dois vous remercier, mes enfans, pour vos observations; car elles ont amené les instructions les plus intéressantes, & je souhaite que vos découvertes vous en fournissent souvent de nouvelles.

Le tems étoit beau, quelques nuages tempéroient la chaleur du Soleil; Madame Rosa proposa de faire une promenade, ce que tout le monde accepta avec joie.

Il y avoit une heure qu'ils étoient en marche, lorsqu'ils arriverent à l'entrée d'un bois; attirés par la fraîcheur de son ombrage, ils pénétrèrent au dedans, & fatigués de leur marche, ils s'asseient sur une pelouse verte qu'ombrage un chataignier antique: au travers de ses branches

branches s'apperçoit le lac de Zurich, mais la maniere dont il se présente donne plutôt l'idée d'une riviere limpide qui coule entre deux côteaux rians & fertiles. Après avoir considéré la vue pendant quelques momens, Victor, qui n'avoit point oublié l'intéressant Elisman, pria Lodoïk de leur raconter quelque chose de son Ami de la Perse.—“ De tout mon cœur, mes enfans,” dit Lodoïk ; “ Je pensois dans ce moment à lui, & je me rappellois que nous nous sommes justement assis un jour sous cet arbre, au retour d'une longue promenade : Son entretien roula principalement alors sur l'ordre & la sagesse qui regne dans tous les ouvrages de la création. Un jour, me dit-il à la fin d'un de nos entretiens, je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines, & après avoir fait la satyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un profond sommeil, & j'eus le songe suivant.

Je me crus transporté dans ma solitude natale, & loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie, je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes. Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison, ses rayons doroiént la verdure interposée entre lui & moi, & donnoient de la transparence au feuillage : J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux, j'étois attentif à tous leurs accents, j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols, & de leurs plumages : Le rossignol, le merle, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle chantoient, fiffloient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout à coup l'intelligence de leurs différents langages ; j'entendis l'aigle que railloit le hibou sur sa vue, la tourterelle parloit fort mal des mœurs

mœurs de l'épervier, qui à son tour n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le merle faisoit des plaisanteries sur les cris de l'aigle, le geai & la pie disoient des injures, ils reprochoient au corbeau sa mine triste, & trouvoient au moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige sur laquelle on auroit jetté des feuilles de rose ; il avoit des grandes ailes bleues dont les extrémités étoient dorées, ses cheveux étoient noirs comme l'ébene, ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au dessus des cèdres de la forêt, il appella par leur noms les différentes especes d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cedres, il leur ordonna le silence & leur dit :—Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du

grand Etre: Vous êtes tous égaux en mérite, vous êtes différens en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre, son cri expression de la force ne peut avoir d'harmonie. Le hibou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes & les reptiles dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil. — Pour dorer au rossignol & à la fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats. — La tourterelle née pour l'amour se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer; que pourroient y ajouter le bec & les griffes de l'épervier. Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil; cédez différemment aux impulsions de la nature & voyez dans vos especes des différences, & non des défauts.

A ces mots je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le genie s'élever
aux

aux cieux en jettant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai & je me dis. M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le cadi la douceur du courtisan ; dans l'iman la franchise du guerrier ; dans le sage l'activité de l'ambitieux ! C'est moi que tu es venu instruire. O céleste génie ; tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, & mes levres, les répéteront aux hommes.

O mes freres nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtemens, ni les mêmes provisions.—Nous vivons dans une famille dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instruments du labourage.—”

C'est ainsi, poursuivit Lodoïk, que m'entretenoit le sage Elifman ; je l'ecoutois, toujours avec plaisir ; ses instructions m'ont été très utiles.—Mais son texte favori étoit *L'indulgence* ; il lui alloit bien d'en parler ; car tout son extérieur,

son ton, ses manieres, & le son de sa voix portoient l'empreinte de cette bonté qui distingue les vrais sages. " Lodoïk," me disoit-il, " défie toi de ces vertus austeres qui font sans cesse le procès à toutes les foibleesses humaines.— Si tu les examines de près & les analises avec soin, tu trouveras que le plus souvent elles n'ont pour fondement que la vanité, pour source qu'un excès d'amour propre. J'ai vu le Paria secourir un malheureux qu'un tourbillon de vent avoit renversé & couvert de sable, tandis qu'un Brame venoit de passer sans avoir daigné même jeter sur lui un regard de pitié.

" Un jeune homme s'étoit enivré & un Mollach lui reprocha publiquement sa faute avec amertume.— Il ne falloit pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; ou du moins, il falloit la taire.— O toi qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & en-

& ensuite, à cacher que tu as de l'indulgence."

Madame Rosa & ses enfans en écoutant Lodoïk ne songeoient pas qu'il étoit temps de retourner à la maison. Mais Lodoïk est averti par le cours du soleil. "Déjà," dit-il en se levant, "l'heure du diner de mes hôtes est passée, & je crains de les faire attendre; je suis ici à moitié chemin de ma retraite, vous n'êtes pas éloignés de votre maison, permettez que je vous quitte, car, mes enfans, je dois me souvenir que les bonnes gens qui m'attendent sont au travail depuis cinq heures du matin.—Vous ne nous invitez pas," dit Amédé, "à nous rendre ce soir comme à l'ordinaire au pied du chataigner?—Non seulement je compte sur vous, mais je vous engage à venir nous rejoindre d'aussi bonne heure que vous le pourrez car j'ai un plan dans la tête." L'on devine aisément que la proposition fut acceptée avec de grandes marques de joie, & de reconnoissance; & l'espérance

de se rejoindre dans peu de momens, rendit la séparation moins pénible.

Après le diner Madame Rosa & ses enfans se mettent en route pour la ferme. Lorsqu'ils arriverent tout le monde étoit déjà rassemblé sous le chataigner. La fermiere travailloit, Lodoïk tenoit un livre, qu'il lisoit tout haut. Et les enfans sembloient écouter avec une attention remarquable. Dès que Madame Rosa paroît, tout le monde se leve & s'empresse autour d'elle; & elle est reçue avec cette cordialité franche & simple, qui annonce que les sentimens qu'on a inspirés appartiennent plus à la confiance qu'à la crainte.

“ Je vous ai engagés à venir de bonne heure,” dit Lodoïk, “ afin que nous ayons le tems de faire une promenade. Le lieu où je veux vous conduire est justement celui où j'ai revu mon amie pour la premiere fois, & quoiqu'il fut toujours ma promenade favorite, il m'est devenu encore par là plus intéressant. Je

VOUS,

vous propose de vous y rendre; l'endroit est frais, il a quelque chose d'imposant, & je dirai d'analogue au sujet dont j'ai le dessein de vous entretenir ce soir." Madame Rosa accepte la proposition avec joie, & sans perdre de temps on se met en chemin. Seroit-il nécessaire de dire que Madame Rosa ne revit pas sans émotion la cascade, ni le lieu où elle s'étoit assise."

Victor & Amédé ne peuvent se lasser de regarder ces eaux limpides qui se précipitent en bouillonnant, mais le bruit qu'elles font ne permettant pas de s'entendre, Lodoïk engage à continuer la promenade: & après avoir monté pendant quelque tems, ils arrivent dans un endroit que la nature semble avoir arrangé exprès.—Un énorme rocher s'élève en s'avacant en forme de voute; de ses fentes sortent de gros arbres qui donnent l'idée d'une forêt aérienne & le torrent qui forme la cascade un peu plus bas, roule tout près des eaux calmes &

tranquilles. Quelques chevres ont l'air d'être suspendues au rocker, & l'on s'étonne de ne pas les voir se précipiter. "C'est ici," dit Lodoïk, "où tomba la pauvre brebis : oubliant qu'elle n'avoit ni les pieds, ni l'adresse de la chèvre, elle s'étoit avancée imprudemment jusqu'à la pointe de ce rocher. . . . heureusement j'étois tout près pour la recueillir, & les soins que je lui donnai sur le champ la rappellerent à la vie."

C'est sous ce grand rocher que Lodoïk propose de s'arrêter, tout le monde s'affied, & il commence ainsi.

"Je vous ai montré, mes chers enfans, comment l'accomplissement de nos devoirs, soit envers nous-mêmes, soit envers les autres, contribuoit à notre bonheur, les premiers en préservant notre corps de plusieurs maladies & notre ame de plusieurs erreurs dangereuses ; les seconds en nous faisant aimer de nos semblables, & avancer, autant qu'il est en nous, le bien de la société dont nous sommes

sommes nous-mêmes des membres. Mais il est une autre sorte de bonheur plus pur & plus durable que l'accomplissement de ces devoirs nous procure, je veux parler de l'approbation d'une bonne conscience, de ce sentiment intérieur de contentement qui nous accompagne par-tout, quand nous n'avons pas de reproches à nous faire, qui donne du prix à nos plaisirs, & qui nous console dans nos peines. Je me souviendrai toujours d'un homme dont l'exemple m'a appris ce que vaut une bonne conscience, il étoit Ministre aussi bon & indulgent, qu'éclairé & vertueux : il fut attaqué d'une paralysie qui le rendit impotent & souffrant tout le reste de sa vie, je l'allois voir souvent, & j'avoue que je ne pouvois retenir mes larmes quand je voyois ce digne homme dans cet état; mais dans sa conversation il avoit l'art de dissiper ma tristesse, il parloit de son malheur avec tant de tranquillité,

quillité, il étoit si content de voir avec combien de tendresse sa femme, ses enfans & ses amis prenoient soin de lui, qu'il étoit impossible de le croire malheureux, & que, loin d'avoir besoin de consolations, c'étoit lui qui consolait les autres—" Pourquoi pleurer?" disoit-il de l'air le plus serein, " vous savez que je ne me suis pas attiré moi-même ce malheur: mes souffrances passeront, ou du moins elles ne m'abattront pas de maniere à me priver de toute consolation." Sa gaieté dura jusqu'à son dernier soupir.

"Maintenant, mes enfans, voulez-vous savoir pourquoi cet homme respectable étoit si tranquille au milieu des souffrances? c'est qu'il avoit placé ses espérances au delà des bornes de cette vie passagere, & que toute sa confiance étoit en Dieu. Car apprenez avec joie qu'il y a un Dieu, un Dieu qui nous a créés & qui nous conserve, nous & tout ce qui existe; un Dieu qui connoît toutes nos pensées & voit toutes nos actions,

actions, qui fait ce dont nous avons besoin, & qui ne nous refuse jamais ce qui peut nous être véritablement utile. C'est le Dieu qui a fait ce beau soleil qui éclaire & réchauffe si agréablement notre terre, qui fait pousser au printems l'herbe, les feuilles & les fleurs, en été les fruits & les légumes qui servent à notre nourriture; qui nous donne la rosée, la pluie, le vent sans les quels rien ne pourroit croître ni prospérer; c'est le Dieu que a fait de la terre un séjour si agréable pour nous, & pour toutes les autres créatures; aux ordres du quel les oiseaux nous ravissent par leur chant, les sources d'eau par leurs murmures, les fleurs par leurs exhalaisons, & les doux zéphirs nous rafraichissent dans les chaleurs étouffantes. C'est enfin le Dieu qui a donné à notre corps & à nos membres une forme si admirable, & à nos ames les facultés de penser, de sentir & de se réjouir.

“ Un

“ Un Dieu qui nous donne tant de biens, pourroit-il nous haïr, & nous rendre malheureux ; non, mes enfans, non jamais, mettez toute votre confiance en lui, & ne craignez rien, car rien n'arrive contre sa volonté, & sa volonté est que vous soyez heureux, si vous ne vous rendez pas vous-même malheureux. Nous pouvons donc, si nous sommes d'honnêtes gens, être parfaitement tranquilles, & nous coucher tous les soirs sans crainte & sans inquiétude, parce qu'un être aussi bon que puissant veille sur nous & nous protège.

“ J'aurois succombé, me disoit souvent le digne pasteur dont je vous ai parlé, si je n'avois mis en mon Dieu une pleine & entière confiance, mais, quand l'affliction venoit s'emparer de moi, j'invoquois Dieu, je lui exposois ma douleur en secret, & je ne fais comment, mais après ma prière je me trouvois aussi tranquille & aussi content que si je n'avois rien eu à souffrir.

“ C'est

“ C’est ainsi que me parloit mon ami, & j’ai souvent éprouvé moi-même qu’il avoit raison. Mes enfans, il nous est souvent avantageux d’être quelque tems malheureux; combien de personnes seroient devenues méchantes, si tout leur avoit réüssi à souhait : Le bonheur enfle aisément le cœur, mais le besoin nous rappelle à nous & à nos devoirs; moi-même j’en vaudrois beaucoup moins, si je n’avois eu souvent à souffrir, & je vous proteste, du fond de mon cœur, que les momens de ma vie qui m’ont été le plus réellement avantageux, sont précisément ceux qui ont été les plus douloureux.

“ C’est ainsi, que les événemens que nous regardons comme les plus infortunés, sont quelquefois d’inignes bienfaits de Dieu; & quand vous aurez acquis plus d’expérience vous en verrez dans vous-mêmes & les autres bien des exemples. Au reste, mes enfans, reprit Lodoïk, quelque pénible & misérable que soit notre vie, il nous reste toujours une consolation; no-

tre

tre existence n'est point bornée à ce monde passager, nous sommes immortels, & nous ne serons jamais anéantis ; à la vérité ce corps de chair & d'os mourra un jour & tombera en poudre, mais nous qui l'habitons, nous passerons alors à une autre vie, où nous jouirons d'un bonheur éternel, exempt de maladies, de douleurs & de besoins. Ah ! mes enfans, si je ne savois pas que mon véritable être, mon ame fût immortelle, si je ne savois pas que le bon Dieu qui m'a déjà fait tant de bien dans ce monde, prendra soin de moi, me secourra, me rendra heureux après la destruction de mon corps, que je serois à plaindre ! Mais heureusement j'ai la ferme confiance que je vivrai, & que je vivrai infiniment plus heureux que ne pourroient me rendre tous les Rois de la terre. Vous me suivrez un jour aussi dans cette vie éternelle ; c'est là où nous nous reverrons, où nous nous aimerons, & où nous nous réjouirons enfin d'être réunis avec nos amis

amis dans le Sein de Dieu, pour l'éternité.

“ Chers enfans, quelle consolation pour votre ami, si, au moment de descendre dans le tombeau, il vous voit marcher d'un pas ferme dans le chemin qui doit vous conduire à cet heureux terme ! ”

Lodoïk ayant, cessé de parler, il se fait un profond silence, les enfans viennent ensuite l'embrasser, &, leur donnant sa bénédiction, il leur dit : “ Quand Dieu veut bénir un homme d'une bénédiction particuliere il lui donne des enfans sages & obéissans. ”

Il étoit l'heure de se retirer, tout le monde se leve, & Lodoïk accompagne Madame Rosa jusques chez elle.



LODOWICK;
OR,
LESSONS OF MORALITY
FOR THE
AMUSEMENT AND INSTRUCTION
OF
YOUTH.

JOHN W. WILSON

LESSONS IN MORALITY

FOR THE USE OF SCHOOLS

NEW YORK

